

Entretien avec l'activiste pour la paix Rebecca Dali

Projet DACH « Soutien aux survivantes de violences » avec l'organisation CCEPI

Verena Bauer, chargée de projet pour la Journée Mondiale de Prière en Autriche, a échangé par Zoom avec Rebecca Dali sur son engagement, ses réussites et les défis auxquels elle est confrontée. Depuis quelques années, Rebecca Dali vit aux États-Unis avec son mari, après avoir été contrainte de quitter son pays en raison de menaces de mort proférées par Boko Haram. Elle dirige le Centre pour le soin, l'autonomisation et l'initiative pour la paix (CCEPI), une organisation nigériane qu'elle a fondée en 1989.

Verena Bauer (VB) : Comment le CCEPI aide-t-il les personnes qui ont réussi à échapper aux griffes de Boko Haram ?

Rebecca Dali (RD) : Notre organisation offre un soutien psychologique aux victimes de Boko Haram pour les aider à surmonter les traumatismes qu'elles ont vécus — souvent dans des communautés qui les rejettent à leur retour. Les jeunes filles sont particulièrement touchées, notamment celles qui reviennent enceintes ou avec un bébé. Nous leur fournissons de la nourriture et une aide médicale. En cas de violations des droits humains, nous proposons des conseils juridiques et représentons les survivantes devant les tribunaux. En plus des cas de viol et d'abus, nous aidons aussi les veuves dont les héritages sont menacés par des membres de leur famille. De manière générale, nous soutenons les personnes les plus vulnérables. Nous avons mis en place un système d'accompagnement qui nous permet d'orienter les bénéficiaires vers des institutions clés comme les tribunaux, les hôpitaux ou le ministère de l'Agriculture. Nous distribuons également des biens essentiels comme des machines à coudre, des semences et des engrais pour les aider à reconstruire leur vie.

VB : Quel est l'objectif de ce projet, que souhaitez-vous accomplir ?

RD : Le CCEPI accompagne les anciens captifs de Boko Haram ainsi que les victimes de violences domestiques pour les aider à surmonter leurs traumatismes et retrouver un sentiment de sécurité. Nous soutenons également les orphelins et les veuves — y compris des personnes victimes d'abus ou vivant avec le VIH — qui sont prises en charge dans notre centre. Nous proposons différentes formes d'aide aux survivantes. Certaines bénéficient d'un hébergement, car il serait trop dangereux pour elles de rester dans leur environnement d'origine. Beaucoup souffrent de troubles psychologiques et de problèmes de santé. Nous parvenons à aider la majorité d'entre elles : environ 80 à 90 % guérissent de leur traumatisme. Une fois stabilisées, elles suivent une formation professionnelle pour leur permettre de subvenir à leurs besoins et de recréer des liens sociaux. Grâce aux fonds de la Journée Mondiale de Prière, nous achetons des machines à coudre, ce qui nous permet d'aider entre 150 et 200 personnes. Beaucoup sont profondément marquées par ce qu'elles ont vécu, et certaines nourrissent des envies de vengeance. Elles savent qui a tué leur mari ou leurs enfants. Mais dans notre programme, nous prônons la paix — nous croyons que c'est Dieu qui rendra justice.

VB : Comment le centre CCEPI améliore-t-il la vie des bénéficiaires ?

RD : Certaines personnes arrivent complètement désespérées, brisées intérieurement. Mais lorsqu'elles commencent à raconter leur histoire, elles réalisent qu'elles ne sont pas seules. Elles rencontrent d'autres survivantes ayant vécu des expériences similaires, ce qui les aide à se détendre et à s'ouvrir.



Le centre leur apprend aussi à identifier les situations à risque et à adopter les bons réflexes en cas de menace. Elles développent leur résilience et apprennent à prendre soin d'elles-mêmes. Les personnes qui participent à nos formations évoluent profondément : elles acquièrent des compétences, ouvrent des centres informatiques ou travaillent comme couturières et cuisinières. Certaines reçoivent même des commandes importantes. Grâce à notre accompagnement, leur vie passe d'une situation extrêmement difficile à une existence plus stable et pleine d'espoir.

VB : Une partie de votre travail consiste à proposer des formations. Comment choisissez-vous les formations à mettre en place ?

RD : Beaucoup de femmes souhaitent apprendre la couture, c'est pourquoi nous achetons des machines à coudre. La couture leur permet de confectionner des vêtements pour elles-mêmes et leurs enfants, ou de les vendre pour générer un revenu. Certaines préfèrent se lancer dans le service traiteur. Nous sélectionnons les participantes en fonction de l'urgence de leur situation. Les produits fabriqués sont destinés à être vendus sur le marché. Toutes reçoivent également une formation pour produire et commercialiser des cosmétiques : crèmes, pommades, parfums, soins capillaires, savons et gels. Les jeunes participantes s'intéressent surtout aux cours d'informatique, mais ceux-ci sont très coûteux, ce qui limite le nombre de bénéficiaires. Lors de la sélection, nous accordons une attention particulière aux orphelins les plus vulnérables, notamment ceux qui ont perdu la majorité de leur famille à cause de Boko Haram ou d'autres circonstances.

VB : Quels sont, selon vous, les principaux défis et risques liés à votre travail ?

RD : Les plus grands défis viennent des personnes avec lesquelles nous travaillons. Beaucoup vivent dans des conditions extrêmement précaires : elles ont tout perdu, parfois cinq ou six membres de leur famille ont été tués, leurs maisons ont été incendiées. Leurs besoins sont immenses, mais les ressources disponibles ne suffisent pas à les couvrir. Un autre défi concerne notre personnel, composé de femmes très engagées, qui travaillent dur tout en ayant leurs propres besoins et familles à gérer. La vie est chère au Nigéria, c'est pourquoi nous avons mis en place un fonds social pour les soutenir. Nous intervenons dans une région particulièrement dangereuse. Il nous arrive d'être appelées en pleine nuit et de devoir partir immédiatement. Autrefois, nous étions accompagnées par l'armée, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. La politique gouvernementale a changé, et même les militaires craignent désormais pour leur vie. Ils nous accompagnaient dans des zones difficiles d'accès, comme les camps de Borno et d'Adamawa. Certains endroits sont si reculés qu'on ne peut s'y rendre qu'en avion.

VB : Savez-vous combien de personnes sont actuellement retenues en captivité ? Et votre famille a-t-elle été touchée par ces enlèvements ?

RD : Nous avons actuellement 5 950 personnes enlevées par Boko Haram recensées sur notre liste, mais le chiffre réel est probablement bien plus élevé. Mon fils Timothy a été assassiné par Boko Haram en 2011. Il y a huit ans, ma nièce a été enlevée alors qu'elle était en mission. Elle était infirmière et travaillait pour l'UNICEF. Elle n'est jamais retournée auprès de sa famille. Elle a certes été libérée l'année dernière, mais le gouvernement de l'État de Borno place les anciens captifs dans un camp qui ressemble à une seconde détention. Ils sont censés y être réhabilités. Nous, au CCEPI, avons proposé de travailler avec les jeunes filles dans ce camp, mais le gouvernement a refusé. Avec l'aide des familles, nous avons réussi à en faire sortir quelques-unes.

VB : Comment voyez-vous l'avenir du Nigéria, et quels sont vos souhaits pour la Journée Mondiale de Prière 2026, originaire de votre pays ?



RD : L'avenir du Nigéria est incertain. Mais je suis croyante, et je crois que Dieu peut empêcher le pire. Il y a beaucoup de personnes de bonne volonté dans le pays, capables de se lever et d'agir positivement. Cela dit, si l'on regarde uniquement la corruption, les violences faites aux femmes et aux enfants, ou encore l'inflation, l'avenir semble bien sombre. Les meurtres sont nombreux, les prix explosent, et des enfants meurent de faim. J'espère malgré tout que les choses s'amélioreront. Je suis très heureuse que le Nigéria soit le pays mis à l'honneur pour la Journée Mondiale de Prière 2026. J'espère pouvoir y participer l'année prochaine à Abuja. Nous avons toujours célébré cette journée, même lorsque j'étais une toute petite fille.

Verena Bauer, Chargée de projet pour la Journée Mondiale de Prière en Autriche

Plusieurs ouvrages de Dr Rebecca Dali ont été publiés en anglais :

- « The Impact of the Christian-Muslim Conflict on the Women of Jos. Violence Against Women in Northern Nigeria »
- « We Have Walked In Each Other's Shoes »
- « We Bore the Brunt. The Impact of Violence Against Women and Decades of Suffering in Nigeria » (publié en 2024)

